

Introduction

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les survivants des camps de concentration nazis ont commencé à rentrer au pays. Les gens restés chez eux pendant la guerre n'ont pas réussi à écouter, à entendre les récits des détenus des camps. Écouter ces horreurs était trop douloureux, disaient-ils, cela risquait de leur donner des cauchemars, ou bien ils balayaient d'un revers de main nos descriptions et les qualifiaient d'exagérées.

Alors nous avons cessé de parler de cette période, sauf lorsque nous étions entre nous, nous les survivants.

Un jour, Harry T., qui, comme mon mari Otto, avait été enseignant dans un bloc pour enfants, s'est adressé à lui :

— Ne crois-tu pas qu'il serait temps d'écrire sur le bloc des enfants d'Auschwitz-Birkenau ? De toute la machine d'extermination des Juifs mise en place par les nazis, ce camp fait figure d'exception. Nous ne sommes plus nombreux à être encore en vie, et quand nous aurons tous disparu, il ne restera plus personne pour raconter. Toi qui es écrivain, tu devrais t'en charger.

Otto a commencé à coucher sur papier les événements dont il se souvenait, puis j'ai moi-même apporté ma contribution à ces notes. Quelque temps après, il est allé voir d'anciens

enseignants avec qui il avait travaillé au bloc des enfants. Ils vivaient aux quatre coins d'Israël, dans des kibboutz et dans différentes villes. Otto a mis des années à recueillir leurs récits parce qu'il travaillait, étant encore enseignant, et n'avait que ses week-ends de libres. Nous n'avions pas de voiture, il était donc contraint d'emprunter les transports publics qui, on le sait, observent le sabbat. À cette époque, les gens ne possédaient pas encore de téléphone et il fallait prévenir de sa venue par courrier.

C'est lors de ses rencontres avec d'anciens moniteurs et enseignants qu'Otto a fait une découverte surprenante. En comparant les taux de mortalité des détenus, il s'est aperçu que, parmi les survivants, ceux qui avaient travaillé avec les enfants représentaient un pourcentage bien plus élevé que tout autre groupe.

Pourtant, on ne peut pas mettre ça sur le compte d'une meilleure alimentation. Ils ne mangeaient pas mieux que les autres. Au bloc des enfants, on servait aux adultes la même soupe qu'au reste des prisonniers. Les enfants bénéficiaient d'une bouillie plus nourrissante, mais le responsable du bloc, Fredy Hirsch, avait interdit au personnel encadrant de toucher à la bouillie des enfants.

Otto en a déduit que c'est la nature de leur mission qui a donné la force à ces enseignants de tenir le coup. Ils avaient un objectif, et cet objectif leur a permis de dépasser la peur de leur propre mort, l'effroi de perdre la vie si jeune encore. Ils se sont entièrement investis dans cette mission dans l'espoir de soulager un peu la souffrance des enfants. Cette constatation fait écho à la philosophie de Viktor Frankl.

Il a fallu du temps pour réussir à bâtir la structure de ce roman. Otto ne voulait pas d'un énième témoignage sur la

tragédie de l'Holocauste. Des livres comme ça, il en existe déjà beaucoup. Combien de fois l'ai-je vu à son bureau, les yeux dans le vague ?

— Ne t'imaginer pas que je ne fais rien, disait-il. Je pense.

Il a créé les personnages de ce roman à partir de gens qu'il a connus, mais il a changé leurs identités et s'est arrangé pour qu'on ne les reconnaisse pas. Ainsi, Lisa Pomnenka est un mélange des deux jeunes femmes qui ont décoré le mur du bloc des enfants.

Certaines scènes dont j'ai été témoin, ou certains événements que j'ai moi-même vécus, ont été attribués à d'autres personnages. Le héros de ce roman, Alex Ehren, est lui aussi fictif, même si Otto a choisi de lui faire incarner certains aspects de sa personnalité et quelques éléments autobiographiques. Et bien entendu, il n'y a jamais eu de journal secret.

Otto était enfin prêt à écrire. Après ses cours, il s'installait à son bureau ou sous l'arbre du porche et il écrivait. Parfois, il devait s'arrêter, submergé par l'émotion. Un jour, je l'ai trouvé la tête sur la table, dans ses bras. Il était en larmes. Il venait d'écrire le poème *Vert*. Un vers de ce poème est devenu le titre de l'édition tchèque de ce livre, *La Fumée est ma sœur*.

Lorsque Pavel Stránský, un ami d'enfance d'Otto, a fait le voyage d'Israël pour venir nous voir à Prague, il a proposé de traduire le roman d'Otto en tchèque. La première édition du livre d'Otto dans cette langue a été publiée à Prague en 1993. En 1995, le livre sortait en anglais pour être distribué uniquement en Israël, où le lectorat anglophone est limité. Quelques années plus tard, en 2013, son livre a également été traduit en français, puis en hébreu en 2014.

OTTO B. KRAUS

Aujourd'hui, grâce à Penguin Random House, on peut trouver ce livre dans le monde entier. Otto serait heureux de l'apprendre s'il était encore parmi nous. Je vais lui murmurer la bonne nouvelle quand j'irai sur sa tombe. Peut-être l'entendra-t-il.

Dita Kraus

Prologue

Ce livre raconte l'histoire d'Alex Ehren telle qu'elle a été relatée dans son carnet de bord. J'ai été obligé de modifier certains éléments pour rendre le texte plus compréhensible aux lecteurs qui ne connaissent pas nécessairement le fonctionnement du camp des familles tchèques à Auschwitz-Birkenau. J'ai rempli les blancs lorsque des pages manquaient, ou qu'elles avaient été perdues, ou qu'elles n'avaient pas été incluses dans l'exemplaire photocopié à la va-vite qu'Antonin Dominicus m'a fait parvenir. J'ai tenté de rester au plus près de la narration d'origine mais les noms ont été changés ; la plupart de ces personnes sont mortes aujourd'hui mais je ne tenais pas à ce que celles encore en vie se reconnaissent dans l'évocation de certains événements présents dans le journal d'Alex Ehren.

En feuilletant le livre, je revois la cachette que nous avions creusée sous notre châlit¹. À tour de rôle, nous utilisions notre gamelle pour récupérer un peu de terre, avant d'aller la disperser dans l'allée principale du camp, où elle se mélangeait à la boue. Nous creusions avec notre cuiller en prenant bien soin de ne pas briser le manche, parce que si nous cassions notre cuiller, il ne nous restait plus qu'à laper nos repas, comme des

1. Encadrement en bois ou en fer d'un lit. (N.D.E.)

chiens. Le trou de la cachette était recouvert d'une planche, que Shashek retirait discrètement derrière son petit grabat, plongé nuit et jour dans l'obscurité. Si quelqu'un s'était aperçu que cette planche était amovible et avait rapporté la chose au doyen de la chambrée, nous aurions écopé de vingt coups de bâton. Nous mettions toujours un peu de terre de côté pour pouvoir en saupoudrer une fine couche sur la planche, une fois celle-ci remise en place. La nuit, la planche était retirée et les pages écrites dans la journée par Alex Ehren dissimulées dans la cachette. À la fin de juin, date à laquelle nous devons être exécutés, il y avait sous cette planche cent vingt-trois pages rédigées par Alex, d'une écriture ramassée, avec une queue en tire-bouchon à la fin de chaque mot et des « g » qui ressemblaient au chiffre huit.

Nous dormions dans des coyas¹ prévues pour quatre personnes, mais dans les périodes d'affluence, c'est-à-dire juste avant le grand départ du mois de septembre et en mai après l'arrivée du nouveau contingent, nous nous retrouvions à sept, parfois huit personnes. On était tellement serrés sur nos paillasses que si l'on voulait se retourner, il fallait s'extirper d'un entrelacement de jambes, de bras, de côtes saillantes, comme aux prises avec une créature divine indienne ou un mille-pattes. L'intimité s'est imposée à nous, et pas seulement par la proximité de nos corps : nous avions beau ne pas être sortis du même ventre, nous savions que nous allions sûrement mourir ensemble.

Si nous avions décidé de tenir un journal de bord, c'était dans l'espoir de maintenir un lien avec le monde extérieur. Dans notre univers littéralement insensé, intemporel, maudit, nous nous sentions abandonnés, totalement isolés. En laissant une trace écrite, nous espérions éviter l'éradication totale de

1. Dans les camps de concentration, châlit de bois à trois niveaux. (N.D.E.)

notre existence dans la mémoire des hommes, comme si notre témoignage pouvait être emporté par le vent ou charrié par un cours d'eau. Mais nous savions pertinemment que notre journal de bord ne serait probablement jamais lu par qui que ce soit. Le chef du bloc le trouverait peut-être, et s'empresserait alors de le brûler. Et si, par miracle, le journal n'était découvert que bien plus tard, nous aurions de toute façon déjà été conduits aux chambres à gaz. Quoi qu'il en soit, ce journal était comme une lueur d'espoir dans la nuit, et pendant nos longues journées passées dans la fumée, il nous donnait la force de tenir.

Alex a été désigné pour rédiger le journal parce qu'il avait accès à un crayon de bois et du papier. Il disposait également d'une table et d'un peu de liberté dans la baraque où les parents venaient voir leurs enfants avant l'appel du soir. Par ailleurs, Alex Ehren était poète, il savait y faire avec les mots. Je me souviens encore de certains vers de lui, même si, après toutes ces années, je ne suis peut-être plus entièrement fidèle à ses textes, j'ai dû en altérer le rythme, ou confondre certains vers avec des poèmes découverts plus tard dans ma vie. Aujourd'hui, sa poésie peut paraître désuète, mais à l'époque, nous étions très impressionnés par ses lectures chuchotées dans le silence et l'obscurité de notre baraque.

Alex était un poète, mais les souvenirs qu'il a couchés sur le papier ne sont pas uniquement les siens. Non seulement nous partagions nos paillasses étroites, mais nous partagions aussi nos pensées, nos peurs, et c'est ce qu'Alex retranscrivait en phrases et en paragraphes. Tels des acteurs dans une pièce de théâtre privée de scène, nous jouions tous un rôle. Je ne pourrais pas vous dire si Alex a écrit dans ce journal des réflexions personnelles ou partagé certains événements personnels dont il aurait préféré ne pas nous parler à l'époque.

Le journal était enveloppé de papier goudron prélevé sur le toit et glissé dans une chemise de toile cirée que nous avions troquée contre une ration de pain auprès d'un prisonnier de guerre russe. La toile cirée avait dû appartenir à un pêcheur de la Baltique, elle sentait la sirène, le poisson et les algues en décomposition. Quand on la touchait, on fermait les yeux et on rêvait de liberté sur l'océan, on voyait les navires en partance pour des contrées exotiques, des îles pleines d'épices parfumées, des rivages diffusant des fragrances de fleurs de citronniers. Chaque fois que je remettais le petit paquet en lieu sûr, son odeur restait quelque temps sur mes doigts et me rappelait que si, bientôt, les émanations de fumée remplaceraient l'odeur enchanteresse, les images convoquées resteraient, elles, bien ancrées dans mon esprit, comme une preuve de notre existence passée.

Après la guerre, j'avais été trop occupé pour retourner à Auschwitz-Birkenau et exhumer des souvenirs que j'avais tout fait pour tenter d'oublier. J'étais également en convalescence après avoir contracté la typhoïde dans un camp soviétique lors d'une quarantaine. Une fois de retour à Prague, j'ai eu comme priorité de me reconstruire, reconstruire une nouvelle vie pour remplacer celle que j'avais perdue. Je n'avais pas de famille, pas de logement, pas d'amis. Le journal d'Alex Ehren n'était plus aussi important à mes yeux.

J'ai savouré ma liberté retrouvée en arpentant les rues, observant les flots de la rivière sous le pont Charles, gravissant les marches de la colline Petřín. Quel bonheur d'être en vie, de pouvoir me promener librement ! Dans les parcs, le lilas était en fleur. Le soir, au coucher du soleil, je m'asseyais sur un banc et je regardais les jeunes filles, ému par leurs corsages gonflés. Pour la première fois depuis cinq ans, je n'étais plus un sous-homme, un monstre, une vermine qu'il fallait exterminer. Après des mois de malnutrition, j'avais

enfin assez de pain pour me remplir le ventre, et comme les gens ne me fuyaient plus comme si j'avais été un lépreux, je recommençais à me sentir humain.

La vérité, c'est que je ne souhaitais pas retourner à Auschwitz pour aller chercher le journal. Je ne voulais pas replonger dans les affres d'une tristesse infinie et rouvrir mes blessures, qui commençaient à peine à cicatriser. Je ne voulais pas refouler la terre de Birkenau, où se mêlaient encore les cendres de mon père, de mes amis, les cendres des ossements de jeunes filles dont j'avais effleuré le bras dans un cinéma, avant la guerre. Et surtout, plus que tout, je voulais oublier les visages émaciés des enfants avec qui j'avais travaillé pendant mes derniers mois à Birkenau.

Voilà pourquoi je n'ai pas tenté de récupérer le journal d'Alex Ehren.

Dire qu'un homme ne peut revenir à la vie après avoir rencontré Dieu est faux. Pourtant, si un homme qui va mourir voit une lumière pure, pourquoi ne perdrait-il pas la vie après avoir été exposé au mal suprême ? J'ai été témoin d'événements si atroces que si je n'avais pas érigé des barrières affectives pour me protéger, je serais mort d'effroi ou devenu fou, ou j'en serais resté comme handicapé pour le restant de mes jours. Ce n'était pas un simple tsunami qui déferle puis se retire, pas un désastre qui s'abat sur vous puis s'en va, comme la disparition d'une personne qui vous est chère. Non, là-bas, c'était un flot continu de mort, un enchaînement d'actes de barbarie tous les jours, de peurs chaque nuit plus terrifiantes. Je faisais des cauchemars mais quand je me réveillais sur mon matelas de paille, ces cauchemars n'étaient rien en comparaison de l'abominable réalité. Plus je restais exposé à la peur et au sentiment d'impuissance, plus mes barrières se renforçaient, plus mon cœur se glaçait, au point de ne plus rien ressentir du tout.

Avec le temps, ce bouclier de glace autour de mon cœur a en partie fondu, mais il n'a jamais entièrement disparu. Je sais quand il faut rire, quand il faut pleurer, mais mes larmes et mes rires ne sont qu'une façade. Car je suis devenu un être en marge du reste de l'humanité, un être incapable de véritablement aimer, haïr ou ressentir.

Nos vies ne sont pas jalonnées d'accidents fortuits, elles sont le produit d'événements passés, pas du hasard, et ce qui nous arrive ne peut en aucun cas être évité. Je refusais de partir en quête du journal d'Alex Ehren parce que je ne voulais pas me confronter à mon passé. L'esprit stocke la souffrance accumulée et l'enferme quelque part, et moi, je ne voulais même pas entendre parler d'une clé pour ouvrir cette boîte fermée à double tour, oubliée. Malgré cela, c'est au moment où je m'y attendais le moins que les événements de cette période ont refait surface.

C'était vers la fin de l'été, vingt-trois ans après que j'ai quitté Auschwitz. J'avais rendez-vous avec Antonin Dominicus, un publicitaire tchèque. Comme nombre de ses compatriotes, Antonin était un incurable romantique, qui aimait faire bonne chère, appréciait le confort, la sécurité financière. Un homme de bonne compagnie, en somme, loin de l'image du pauvre martyr. Il avait fui la Tchécoslovaquie après l'invasion soviétique de 1968 pour s'installer à Jérusalem avec la ferme intention d'écrire sur la liberté, la vérité et la bienveillance qui nourrissent l'âme des hommes. Je le rencontrais pour la deuxième fois, juste avant son départ pour le Canada, où il allait prendre la tête d'un journal tchèque basé à Toronto.

Installés dans un restaurant grec près de la porte de Jaffa, nous avons discuté du complexe de persécution des Juifs. Antonin a écrasé sa cigarette puis s'est passé une main aux doigts fins dans les cheveux.

— Oui, je comprends tout à fait, a-t-il dit. Je suis allé visiter Auschwitz, tu sais.

Il se sentait coupable d'avoir passé la guerre tranquillement chez lui tandis que j'avais croupi dans un camp de concentration. Il s'est légèrement penché et a regardé au fond de sa tasse de café.

— Les baraquements de Birkenau ont presque tous disparu, ils ont été incendiés par les Russes, ou démontés. À un moment, je me suis écarté du groupe de touristes avec lequel j'étais venu et je me suis baladé seul. Le vent faisait onduler les étendues d'herbe comme sur la surface de l'eau, et les cheminées se dressaient vers le ciel comme les doigts géants d'une main ensevelie. Une véritable expérience surréaliste, on se serait crus dans un paysage de Salvador Dali... Ou plutôt de Jérôme Bosch.

— Il y a un mémorial, évidemment, mais aucun Juif n'est identifié nommément. Les bolchéviques sont très conservateurs, ils s'en tiennent à Marx et Lénine, ce genre de trucs. Les Juifs n'ont pas de nation, tu vois le genre. Ils ont lu Lénine comme on chante du gospel, ou comme on lit les Dix Commandements, si tu préfères. Tu y puises ce qui te convient, quoi.

Antonin a marqué une pause avant de poursuivre.

— Bien sûr, il y a des témoignages, des milliers. À Auschwitz, ils ont construit un musée, il y a une exposition avec des dessins réalisés par les détenus sur les murs. Mais la plupart des documents écrits sont partis à Varsovie et le public n'y a pas accès. Toutefois, on m'avait dit que je pouvais les consulter dans le cadre de mes recherches. Enfin, à l'époque, j'étais en mission officielle, j'étais un artiste, membre du syndicat des écrivains, un cadre du Parti communiste, je faisais partie de la bande, quoi, a-t-il dit d'un geste de la main pour signifier sa répugnance envers son passé.

— Il y avait aussi un journal de bord tchèque, je crois bien, a-t-il ajouté en se caressant la barbe. Qui pourrait peut-être bien dater de ton époque, d'ailleurs.

— Il devrait être ramené à Jérusalem, ai-je commenté.

— C'est sûr, mais les Polonais ne le laisseront jamais sortir du pays. Surtout après le Printemps de Prague de Dubček. Ils crieront au complot sioniste.

— Et toi, tu l'as lu, ce journal ? Il appartenait à qui ?

— Non, je ne l'ai pas lu, j'en étais incapable. Je l'ai vaguement feuilleté. Mais on a manqué de temps entre les discours et les célébrations de la nouvelle fraternité entre Tchèques et Polonais. Plus de fascisme, plus de guerre, allégeance à l'Union soviétique pour toujours. Tu parles d'un esprit de fraternité... On les aimait tellement qu'on s'est laissé étouffer. Une amitié forcée, sous la menace des fusils, oui !

Antonin s'est mis à rire, d'un rire amer, et dans sa voix, le ressentiment dominait. Il s'est allumé une énième cigarette. La coupelle de sa tasse débordait de mégots.

— Dis-moi, lui ai-je demandé, le journal, il était écrit à l'encre ou au crayon de papier ? Tu te souviens combien il y avait de pages ?

— Oh, c'est loin, tout ça. Et je n'ai pas pris le temps de bien le regarder, mais je crois que c'était rédigé au crayon de papier.

Malgré sa réponse évasive, je commençais à croire qu'il s'agissait bel et bien du journal de bord d'Alex Ehren. Sur le moment, ça m'a beaucoup perturbé, et d'un autre côté, bizarrement, j'étais bien content de me dire que ces pages resteraient inaccessibles et finiraient par se déliter, rongées par la moisissure. J'avais un emploi stable, une famille à nourrir et aucune envie de faire ressurgir les fantômes d'un passé lointain.

Pendant des années, j'ai ressenti un certain malaise, une impression d'avoir laissé quelque chose d'inachevé. Mais ma conscience me laissait en paix la plupart du temps, je continuais ma petite vie, je me levais le matin, j'allais travailler, je mangeais trois fois par jour et faisais l'amour à ma femme deux fois par semaine. J'étais convaincu de ne plus jamais revoir Antonin Dominicus, et d'ailleurs, je n'ai pas mis bien longtemps à oublier notre conversation.

Seulement, un jour, Antonin a refait surface. Il m'a appelé au téléphone.

— Pas de chance, me revoilà. Je ne fais que passer, je resterai deux ou trois semaines. On m'a demandé d'écrire l'histoire d'un chevalier tchèque, il faut que j'aille voir la forteresse de chevaliers à Acre. Imagine un peu, un croisé tchèque à Acre ! Un compatriote en Terre sainte. Un type dans ton genre, quoi.

Dominicus était plein d'enthousiasme, sympathique, tchèque, et son accent me rappelait mon enfance.

— Au fait, m'a-t-il soudain demandé, ce manuscrit d'Auschwitz, ça t'intéresse toujours ?

— Je croyais qu'on ne pouvait pas le consulter. C'est bien ce que tu avais dit, non ?

— Viens donc prendre une bière avec un vieux compatriote, on va bavarder.

J'ai retrouvé Antonin au bar d'un élégant hôtel d'Haïfa. Il portait une chemise et des souliers neufs et coûteux. Nous nous sommes installés sur la terrasse qui surplombait la baie d'Acre.

— Vous êtes sacrément doués, vous, les Juifs, a-t-il déclaré. Vous transformez le désert en champ, vous construisez des kibboutz et vous faites exploser des tanks russes. En revanche, vous être très mauvais en brassage de bière. Aucun goût, a-t-il ajouté en faisant une grimace, avant, néanmoins, de se servir un deuxième verre de bière. Je connais un type

qui pourrait me fournir un exemplaire photocopié du journal dont je t'ai parlé. Mais attention, je ne te garantis rien, on pourrait bien payer et finalement ne rien obtenir du tout. Et personne auprès de qui faire une réclamation, bien entendu. Le Polonais en question est peut-être un escroc, ou il pourrait aussi se défilier à la dernière minute. Donc ça pourrait être un coup d'épée dans l'eau, mais qui ne tente rien n'a rien.

Je n'ai jamais parlé à ma femme des deux cents dollars obtenus sur le marché noir que j'ai donnés à Dominicus ce jour-là. Un an plus tard, je considérais cette somme comme perdue à jamais. J'avais dû renoncer à beaucoup de choses dans ma vie, et dans un sens, j'étais soulagé de me dire que je ne serais pas obligé de me replonger dans mon passé. Quelle ne fut donc pas ma surprise lorsque je reçus une enveloppe en kraft contenant un mot de Dominicus et le manuscrit photocopié d'Alex Ehren.

Cette copie montrait clairement que l'original devait avoir été très bien conservé, même si quelques pages manquaient, tandis que certaines semblaient légèrement esquinées, grignotées aux coins par un insecte ou une souris, peut-être. Je n'ai jamais su comment le paquet contenant le journal avait été récupéré. L'écriture était parfaitement déchiffrable malgré les mois passés dans un trou humide sous notre dortoir. Le jour où le docteur Mengele a fait sa sélection, nous avons rangé le soir même pour la dernière fois les feuillets dans le papier goudron et glissé le tout dans la toile cirée qui sentait les sirènes, le poisson et la liberté.

Alex Ehren est mort. Il a été tué lors d'une marche de la mort près de Bischofswerda en Basse-Lusace, ou *Niederlausitz* comme les Allemands appelaient cette région de Silésie. Il est mort à peine une semaine avant la libération par l'Armée rouge. Ce matin-là, nous avons traversé des

vergers de cerisiers en fleur, et je me souviens que, malgré notre épuisement et la faim qui nous tenaillait, la présence du printemps m'avait redonné espoir. Chaussés de sabots, nous avançons comme des morts-vivants, blottis les uns contre les autres pour pouvoir soutenir les plus faibles d'entre nous et les empêcher de s'écrouler. Ceux en queue de procession, qui restaient à la traîne, à bout de forces, étaient liquidés d'une balle dans la nuque par les gardes SS. Certains d'entre nous tiraient une charrette où s'entassaient les cadavres que nous enterrerions le soir dans un champ.

Vers midi, nous sommes arrivés à un embranchement. À cause de l'arrivée massive de réfugiés allemands sur la route, nous avons coupé par une forêt de pins, de fougères et de bleuets.

Alex Ehren m'a saisi par le bras. Dans son regard, j'ai perçu une véritable détermination.

— C'est le moment de courir. Le moment idéal. Maintenant.

Mais j'étais faible et résigné à mourir. La vérité, c'est que j'étais convaincu que les SS allaient nous fusiller puis se mêler à la foule des réfugiés pour éviter d'être capturés par les troupes russes qui avançaient droit sur nous.

Alex Ehren s'est déplacé sur l'extérieur de notre colonne et quand le chemin que nous emprunions a bifurqué sur la gauche, il s'est lancé dans l'obscurité, disparaissant entre les pins. Un des gardes, celui qu'on appelait le Prêtre, l'a vu et l'a suivi dans les bois. On a entendu les tirs saccadés de son arme automatique et on a su qu'Alex était mort. Personne n'a été chercher son corps, il a été abandonné sur un lit de fougères parmi les bleuets sauvages en fleur.

Après avoir terminé la lecture du journal, je suis allé à Jérusalem pour consulter des documents conservés aux archives de Yad Vashem. J'ai écouté le récit des preuves rassemblées par feu Gershon Ben-David, de l'Université

hébraïque, j'ai parlé à des survivants et lu tous les témoignages que j'ai pu trouver. L'Holocauste n'a pas été un seul événement qui a tué six millions de personnes : il y a eu six millions d'holocaustes différents, chacun a souffert individuellement, les peurs et les cicatrices sont toutes uniques. Pendant presque toute ma vie, j'ai essayé d'oublier, de réprimer, d'effacer de ma mémoire les souvenirs de mon holocauste. Mais, quand le passé m'a rattrapé, j'ai eu envie de savoir, de comprendre, et j'ai enfin accepté que c'est en laissant ressurgir mes pires cauchemars que j'avais une chance de me débarrasser enfin de ce sentiment de culpabilité. Tel un arbre encore debout dans une forêt qui vient d'être entièrement rasée, je me sentais coupable d'avoir survécu alors que tant d'autres avaient péri.

Et puis, alors que je croulais sous les tonnes d'informations provenant de toutes parts, j'ai découvert deux choses effarantes. Le camp pour familles tchèques de Birkenau n'avait pas été une idée lancée au hasard par un officiel du bureau de la sécurité du Reich, il faisait au contraire partie d'un plan soigneusement élaboré par les nazis pour essayer de tromper les Alliés.

En 1943, après la débâcle de Stalingrad, et après avoir perdu l'Afrique, le *Reichsführer* Himmler savait que la guerre était perdue. Pour tenter d'empêcher la destruction totale de l'Allemagne, et s'éviter au passage la peine de mort, Himmler a essayé de négocier avec les Britanniques et les Américains. À l'instar d'autres dirigeants nazis, Himmler craignait que les Juifs qui, selon lui, tiraient les ficelles de la politique dans le camp des Alliés, ne mettent ses projets à mal. Pour faire mentir les rapports selon lesquels les Juifs d'Europe auraient été exterminés, le RSHA (*Reichssicherheitshauptamt*, ou « bureau principal de la sécurité du Reich ») autorisa, en juin 1944, après d'âpres négociations, une délégation de la

Croix rouge internationale à faire une inspection du ghetto de Terezín. Le ghetto fut nettoyé pour la visite officielle : plusieurs milliers de détenus furent envoyés dans les camps d'extermination, les murs de l'enceinte furent repeints et on fit ouvrir des boutiques, un café et un parc (tous furent refermés immédiatement après le départ des enquêteurs suisses). Les prisonniers du ghetto furent avertis : interdiction formelle de révéler l'horreur du quotidien qu'ils vivaient derrière les murs fraîchement repeints à la chaux. Malgré cela, le risque perdurait concernant les questions que pourraient poser les membres de la commission au sujet du sort réservé à ceux qui avaient été déportés vers l'est.

Et c'est le camp des familles tchèques de Birkenau, enfin certains détenus au moins, qui allaient servir d'alibi pour prouver au monde que les tueries en masse de Juifs à Auschwitz-Birkenau n'étaient qu'une rumeur fallacieuse. Sur six mois, trois convois de détenus furent déplacés de Terezín à Birkenau : deux en septembre 1943, deux en décembre 1943, et 7 500 personnes arrivèrent dans plusieurs trains au cours du mois de mai 1944. Chaque contingent était censé rester six mois à Birkenau, puis envoyé à la chambre à gaz, pour être remplacé par l'arrivage suivant. Puisqu'on aurait peut-être besoin de certains d'entre eux comme preuve contre les allégations d'holocauste, quelques familles, des hommes, des femmes et des enfants, furent sélectionnés et nourris correctement pendant plusieurs semaines : s'il fallait les exhiber devant les membres de la commission de la Croix rouge suisse, ils seraient prêts.

Ma deuxième découverte me laissa tout aussi perplexe. Sur un total de 17 517 prisonniers déplacés de Terezín au camp BIIB de Birkenau, certains sont morts de maladie, d'autres d'inanition, mais la plupart ont péri dans les chambres à gaz. Le premier groupe, qui comptait 3 800 personnes, a trouvé la

mort dans la nuit du 7 au 8 mars 1944. Le deuxième, de plus de 10 000 âmes, a péri dans la nuit du 11 au 12 mars 1944. En outre, 2 750 détenus furent envoyés en Allemagne, dont 1 167 étaient encore en vie, dans différents camps d'esclavage, quand la guerre a pris fin. En d'autres termes, le taux de survie des détenus qui sont passés par le camp des familles tchèques a été de 6,6 %.

En revanche, je découvris l'existence d'un groupe constitué de cinquante hommes et femmes dont 83 % des membres étaient encore en vie en mai 1945. Et je fus encore plus étonné lorsque j'appris que la plupart de ces détenus étaient des intellectuels peu habitués aux travaux manuels, donc peu armés naturellement pour survivre dans la jungle d'un camp de concentration. Certes, ils étaient tous relativement jeunes et en bonne santé, sinon ils n'auraient pas été sélectionnés par le docteur Mengele. Mais sur cette cinquantaine de personnes, pas un seul artisan ou ouvrier, pas une seule personne issue d'un milieu social laissant la possibilité d'obtenir des rations de nourriture supplémentaires. Il s'agissait de prisonniers normaux, qui partageaient le lot quotidien de tous les autres prisonniers.

Pourtant, ils avaient une chose en commun : ils avaient tous travaillé au camp des familles de Birkenau durant les trois derniers mois de son existence. Et si le journal d'Alex Ehren ne fournit aucune explication particulière sur les raisons de leur survie, si l'on sait lire entre les lignes de ce manuscrit, on comprend ce qui s'est joué dans ce lieu. En tout cas, c'est mon interprétation.